Benjamin Péret

Le grand jeu

Préface de Robert Benayoun

nrf

Poésie / Gallimard

Ce volume,
le quarante-troisième de la collection Poésie,
a été achevé d'imprimer
le 17 Avril 1969
sur les presses de l'imprimerie Firmin-Didot.

Dépôt légal : 2e trimestre 1969. — 2134
Imprimé en France *N° d'édition :* 14218

COLLECTION POÉSIE

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertong

BENJAMIN PÉRET

Le grand jeu

PREFACE DE
ROBERT BENAYOUN

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© Éditions Gallimard, 1928, renouvelé en 1955.

© Éditions Gallimard, 1969 pour la préface.

A PLUS D'UN TITRE...

Il est toujours plaisant, toujours tonique, et positif en diable de parler de Benjamin Péret, ou de penser à lui. Aucune notion de nostalgie, de rêverie, ou de panégyrique ne vient s'interposer entre son image familière et nous. Cela va presque sans dire. *On a le sentiment d'une intimité qui ne finira pas de sitôt. On se sent tenu aussi, pour une fois, de parler d'un poète comme on pourrait le faire d'un tourneur, d'un cycliste, d'un Kurde ou d'un nommé Ernest.*

Le moyen, d'ailleurs, de faire autrement? Péret n'a jamais, que je sache, joué au voyant, au mal-aimé, à la belle voix maudite, à l'habité, au complice secret, au phare intermittent. Il pratiquait la poésie comme on vide un verre de bordeaux, comme on caresse (sans y penser) une main amie; pour le paraphraser, comme l'on éternue.

Cet homme rude, tendre et malicieux écrivait ses poèmes d'un trait, sans une rature, d'une écriture minuscule de naufragé (il eût pu transcrire certains d'entre eux sur une feuille de Job), il les dotait d'un de ces titres fracassants ou gaffeurs dont il avait le secret (Je ne mange pas de ce pain-là, Un point c'est tout), *il les*

réunissait de temps à autre et par son goût pour les galets parfaitement polis dans une édition limitée sur beau papier, illustrée par quelque peintre ami (Tanguy, Miró, Toyen), puis oubliait définitivement le tout jusqu'au plus petit mot. Souvent, mes amis s'amusaient à lui citer un passage ou deux tirés de ses recueils et qu'il n'identifiait jamais, appréciant vaguement d'un sourire perplexe, cherchant à deviner l'auteur, comme si le courant le mettait en présence d'un bois flotté venu des antipodes.

La poésie, à ce degré de générosité et de désintéressement, a la fraîcheur d'une escapade aux champs ou d'un pied de nez. Raréfiée et d'une modestie d'avoine folle, l'œuvre poétique de Péret, qui est considérable, n'a jamais attiré l'immense public d'un Eluard et d'un Prévert, auxquels il est à plus d'un titre supérieur. Péret, qui n'attribuait aucun prix à ce qu'il écrivait, était pourtant un homme épris de toutes les exigences du cœur et de la morale, l'exégète fervent de l'amour sublime, le traqueur tenace et admiratif des contes et rites lointains, le polémiste intransigeant des luttes politiques et syndicales. Dans ses essais, préfaces et pamphlets, c'était un esprit acéré et délicat, lucide et rigoureux, un analyste fin et inlassable, mais cette passion et cette dévotion, il les consacrait à autrui. Dès que sa poésie à lui était en cause, il n'était plus conscient des lois physiques ou intellectuelles de l'écriture, il devenait vacant et disponible, totalement étranger à tout ce qui avoisine une vanité, ou un amour-propre d'auteur. Son Je *était si magnifiquement* un autre *qu'à l'adresse :* Péret, poète, *il eût sans doute répondu antimilitairement par : inconnu au bataillon.*

On sait qu'à la période des sommeils, Péret était avec Desnos et Crevel le plus facile à endormir, toujours prêt à rêver, fût-ce assis ou debout, et à laisser parler son

inconscient. Ce don de partance a fait de lui, à l'ère de l'écriture automatique, un véritable coureur de fond, un oiseau véloce aux détentes incomparables. Mais alors que quelques-uns des poètes les plus prestigieux de l'époque se ruaient sur ce terrain vague comme sur une sinécure ou un eldorado, avec des velléités de pillage systématique et des récoltes de plus en plus aléatoires, Péret considéra ces terres vierges comme on revient au pays natal. Plus tard il y voyagea même selon le style de Roussel à Tahiti, refusant d'en évaluer le pittoresque et se cloîtrant dans sa cabine. Sa haine de la facilité le portait à filtrer ses propres filons, qu'il savait peut-être inépuisables et qu'il n'exploita jamais jusqu'au bout. Or, sa disponibilité n'avait pas de frontières. Il avait un don schizophrénique presque inquiétant qui lui permettait de s'incarner à la seconde en pratiquement n'importe quoi, un cheveu, un soleil tropical, un clou, comme jadis, pendant le procès Barrès, au Soldat inconnu. Au jeu de l'un dans l'autre, *qu'il pratiquait en maître involontaire, il devenait en un clin d'œil landau, bifteck, rein, bilboquet, ou croix de la Légion d'honneur, alors que ses amis l'avaient déclaré haut-de-forme, capucine, Voie lactée, ou journal libertaire. Je l'ai vu au cours de jeux moins poétiques, se prendre pour un tabouret, ou faire le mort avec un réalisme et une conviction inénarrables. On verra que dans ses poèmes l'identification, le dédoublement, la démultiplication ne lui posent aucun problème. Il est partout à la fois, simultané, ubique, présent dans chaque mot séparé, et ne faisant qu'un avec ses créatures, ses accessoires, ou ses principes de syntaxe.*

En cela, il faut peut-être voir cette disposition magique de certaines peuplades primitives qu'il fréquenta et admira, dont il releva les mythes et légendes, et dont il conservait

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertong

la pureté dans cet œil droit qu'on lui connut. Il y avait en lui, d'ailleurs, des réserves de sauvagerie, une part inexplicable de patience colossale, de déchaînement brut. Péret était, à plus d'un titre, un naturel. *Il retrouvait parfois, sur les plages de Bretagne, dans un costume de bain sommaire, les attitudes et les foulées d'un Queequeg des lames et des embruns. Il militait sans le savoir pour un retour total à la nature du langage trop châtié, trop ordonné de nos revues littéraires et de nos cénacles. On retrouve plus d'une fois sous sa plume cet appel dénué d'équivoque, « les cultures d'adverbes revenus à l'état sauvage » (dans* Vent du Nord*). Il lâche souvent ses mots comme des hordes de coyotes, ou des portées folâtres de jeunes fauves. Certaines de ses photographies que j'ai sous les yeux (là il respire un artichaut, ici il trône sous un arbre millénaire) évoquent on ne sait quel sage de tribu, sereinement hilare, mais sachant tout.*

Il préfère à tous les théâtres de prodiges, même à ceux qu'il provoque lui-même, l'attente catatonique des pierres, l'espérance folle mais justifiée en un renouveau d'indécence ravie et d'innocent scandale. On trouve souvent dans ses poèmes : attendre, *ou bien* j'attends. *Il a un goût démesuré pour les cailloux :* Dormir, dormir dans les pierres. *Ponge met un caillou sous la loupe et le décrit à grand renfort de déductions, Péret renvoie ce même caillou à l'univers qu'il y enferme, ou s'incarnant en lui, le fait éclater en un cosmos gigoteur, en proie à la java. « Soleil route usée pierres frémissantes », dans sa patience et son humilité il se satisfait d'activités infimes mais considérables : « caresser des lentilles une à une avant de les semer. » Et voilà que la floraison soudaine brise la stupeur de l'univers. Péret l'immobile, parce qu'il a su prendre son temps, se lève et, sans élan, prend*

de la vitesse. L'apparente placidité, le calme sculptural étaient pure marque de puissance débonnaire : en ce dormeur stupéfiant siestait en fait le zèbre parolier, le poète le plus vite du monde, que personne à la course n'a jamais rêvé de rattraper.

Il n'y a guère (je ne saurais jamais dire jadis*), je lui attribuais cette faculté inouïe du* fond de train. *Il est vrai que Péret a introduit dans la poésie une qualité supersonique : il a des départs foudroyants et aisés, la valise la plus prête qui soit. Un mot le lance, et le voilà parti. L'un de ces mots simples qui sont pour lui le coup de pistolet du starter :* Or, en ce temps-là, alors, il faut, *immédiatement nanti d'un ou plusieurs wagons :* jadis (une banane), il était une fois (une boulangère). *Le mot* Bâbord *entraîne avec lui tout* Le passager du trans-atlantique, A quoi bon *déchaîne puis ponctue tout le final de* Dormir, dormir... *Quand ce n'est pas un mot-déclic, une idée y suffit, à condition qu'elle soit très simple, comme* Les lamentations d'un carrefour, *ou* Aventures d'un orteil. *Dès lors une course insensée, irréversible, saisit le poème qui se distancie, se rattrape, se dépasse sans cesse lui-même. Il y a chez Péret ces poursuites folles, ces collisions grandioses, ces chutes inopinées qu'on trouve dans les courts métrages de Mack Sennett ou les dessins animés de Tex Avery. Et si la chose crève les yeux dans des scénarios comme* Pulchérie veut une auto, *elle est non moins évidente dans des recueils comme* De derrière les fagots, *où les rencontres les plus anodines se terminent par un déraillement de train* (Ça continue).

Rien ne reste en place, une folie furieuse s'empare de l'ordre naturel, et sous l'effet de cataclysmes tant verbaux que matériels, déferleront bien vite anomalies,

erreurs, aberrations, décalages de fonctions ou de propriétés qui remettent tout en question au fur et à mesure que la parole *reste* à Péret. *Ne l'a-t-il pas écrit, la poésie a des effets vibrationnels et concentriques auxquels il ne résiste pas :*

L'homme découvre la poésie circulaire
il s'aperçoit qu'elle roule et tangue
comme les flots de la botanique
et prépare périodiquement son flux et son reflux

(Le Mariage des feuilles.)

Cette corne d'abondance n'exclut ni les mots rares, ni les mots ordinaires, mais le plus souvent elle fait pléthore de mots frustes. Son vocabulaire ne passe pas forcément par les engoulevents, les obsidiennes, les agaves, même s'il utilise à bon escient tel effet de splendeur. Il fait, le plus souvent, jaillir rosée et étincelle des matériaux les plus obscurs, les plus vilipendés. Son imagerie est plus proche de Le Nain, Chardin, Vivin que de Jérôme Bosch ou de Dali. Il parle souvent d'os, d'orties, de pain (rassis ou non), de charbon, de beurre, de bretelles, d'avoine, de chou-fleur ou de culotte. Dans Le testament de Parmentier, *il s'adresse péremptoirement à son amie la pomme de terre. Il cède parfois au burlesque de certains fruits ou mets, rend hommage au bestiaire nonsensique : d'un côté la banane et le camembert, de l'autre la puce et son fier complément l'hippopotame. Il adore juxtaposer quelques compagnons improbables :*

La vieille valise la chaussette l'endive
se sont donné rendez-vous entre deux brins d'herbe.

(De derrière les fagots.)

Puis, quand un mot lui plaît, il le répète à satiété, l'épuise, le retourne, taquine ses possibilités illimitées : les olives l'inspirent, lui offrent des paliers et buissons creux, lui servent de tremplin (Que font les olives), *il prête à la baignoire (dans* Plein les bottes*) une inertie perverse rageusement renouvelée. Au besoin, il sait faire diversité d'un rien, se satisfait de la monocorde, du monosyllabique, du mono-mot :*

Il était seul
dans le bas du seul-seul
Un seul à la seule
Il seulait...

(Voyage de découverte.)

Plus simplement, il lui arrive de répercuter tel mot comme un écho (Hurrah *ou* T.S.F.), *de le multiplier selon quelque accident sismique jusqu'à le faire enfler, ou au contraire décroître, selon les cas :*

Une voiture dont les oreilles écoutent écoutent
[écoutent...

A moins que le doublé prenne une allure siamoise ou schizophrène (Bar pour bar fumoir pour fumoir). *Peut-être ces opérations diverses rendent-elles compte d'un goût bien plus profond qu'il n'apparaît pour les mathématiques, goût qu'il partage avec Ducasse (et son* comme *communicatif) : nombreuses sont en effet les utilisations qu'il fait de l'algèbre, des formules arithmétiques, des énumérations et des décomptes. Tout le poème* 26 points à préciser *ramène la vie du poète à un calcul presque einsteinien. Certains titres (*$x = \infty \times \pi$, Le carré de l'hypoténuse, *etc.) font état d'équations*

bizarres, inachevées. Le poème Mystère de ma naissance *se base sur des répons chiffrés :*

Et quand je lui ai répondu 19
Il m'a répondu 19
22 si tu as le temps d'être riche, etc.

Mais peut-être ces griffonnages de tableau noir, ces superstitions numériques viennent-elles d'un jeu assez capricieux de Péret avec le Temps. Chez lui, les dates désignent des événements inappréciables : « 1525 le pied sommeille dans un bocal d'airain », ou se signalent par des repères mystérieux : « Quatre ans après le chien. » En 1928, Péret écrit : « J'arriverai pour déjeuner en 1919 », ce qui suppose un retard certain, d'une malice probable. Ainsi, Péret, lorsqu'il résume sa vie, ne s'en tient-il jamais à l'ensemble, fût-il rétrospectif, mais très volontairement aux détails, plus perfidement significatifs. C'est au rebours prémédité du père Hugo qu'il écrit Le quart d'une vie.

Restitué au public quarante et une années après son édition originale, Le grand jeu *constitue un cadeau superbe que l'on doit accueillir avec l'émerveillement d'une trace de pas rencontrant sur le sable le pied d'un Vendredi très attendu. L'ouvrage, célèbre, était pratiquement introuvable, jouissait d'une réputation presque mythique. C'est sans doute l'une des œuvres majeures de Péret, et qu'on m'excuse d'employer ici des mots aussi mal faits, pour désigner ce que leur auteur eût préféré voir situer comme on le pourrait une pipe ou un oursin. C'est, ce sera toujours la plus belle récolte du millésime. Une œuvre protéenne, chaloupée, virevolteuse, élégiaque, câline, péremptoire, un monument hétéroclite du jamais-dit, du jamais-vu, du jamais-toujours, et du jamais-*

jamais. Il a les couleurs mêmes du rêve, identifiables à la seconde. Entièrement fait de parenthèses, de répétitions, de métamorphoses, de comptes (à rebours?), de cris enthousiastes, d'exorcismes, de résolutions (qui sont autant de révolutions), il contient des portraits de Breton, d'Eluard, ou de Desnos, certes ressemblants (au sens où Eluard disait de Péret lui-même « un homme ressemblant ») mais aussi éloignés d'une description que le veulent la pudeur et l'insolence de Benjamin. Il contient également un poème, Les odeurs de l'Amour, *dont la richesse métaphorique l'apparente à ce passage fameux de* L'immaculée conception *où Breton et Eluard donnent à l'acte sexuel, dans toutes ses variations, une définition analogique, ainsi qu'à* L'union libre, *ou son pendant direct de* Je sublime, Allô : « *Mon avion en flammes, mon château inondé de vin du Rhin, etc.* »

Dans Le grand jeu, *Péret déploie ses moyens les plus somptueux comme les plus naïfs et les plus innocents. Jeux de mots simplistes mais admirables dans l'échappée :*

Nous qui avons fait le fumier
pour les fumières...
et le malin pour la mâtine...

Il s'y rapproche d'Edward Lear, l'ancêtre nonsensiste, par son sens du couplet-minute et de l'apologue horizontal :

Un grand monsieur aux cheveux salés
Voulait être musicien...

est presque un limerick. Dans Les premiers jours (A tâtons) *il allait, par la suite, dresser à sa manière un alphabet. Péret d'ailleurs, avec son ouverture permanente sur l'âge d'or, demeure plus fidèle à l'esprit des comptines que Philippe Soupault, leur très attentif tra-*

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertong